

JOSEPH-JEAN CERVELLON

À FLEUR DE
... MOTS

I. Vie heureuse à Oran

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520731

Dépôt légal : novembre 2025

Nous n'avons rien oublié

À toi Jef, incomparable Ami.

Solange ! Ton aide me fut si précieuse.

J.-J. CERVELLON

J.-J. Cervellon issu d'une famille ouvrière est né à Oran, dans ce quartier de la Calère, qui lui colle toujours à la peau, et qu'il nomme tout au long de son récit ce petit hameau rayonnant de vie, face à la mer.

Après des études, trop techniques à son goût, suivies dans le lycée de la Direction navale à Oran, les événements graves du 5 juillet 1962 dans sa ville natale précipitèrent ses parents à quitter leur appartement HLM du quartier Bel-Air, pour la Métropole, laissant tout derrière eux.

Il effectua son service militaire dans la Marine et après ses classes au Centre de Formation de Brest en novembre 1963 il rejoignit la Base aéronavale d'Ajaccio en janvier 1964 et jusqu'à mars 1965.

En janvier 1968, il partit à Amsterdam pour un poste d'assistant technique qu'il occupa durant 5 ans, et autant de temps toujours dans la même entreprise mais à Bruxelles, pour occuper un poste de Représentant légal – Directeur commercial.

En 1977, retour au pays.

À Perpignan il suivit à la Chambre de Commerce la formation Commerce international.

Une grande entreprise espagnole dans l'agroalimentaire, basée à Perpignan, lui proposa une fonction commerciale à l'export qu'il occupa de 1978 à 2004, et les dix dernières années uniquement sur le Marché espagnol.

Son goût pour l'écriture se manifesta très tôt et les premières notes de son long récit, sous forme d'un journal intime d'ado, commencèrent tout au début des années 60. Il jeta ensuite toutes ses forces dans la réalisation de ce livre en quatre tomes.

En publiant son premier livre écrit avec des personnages si proches de lui, c'est sans nul doute une partie bien discrète de sa vie qu'il développe dans son récit *À FLEUR DE... MOTS*.

AVANT-PROPOS

Ce recueil de notes et de correspondances, en 4 tomes, rédigé dans un style de forme épistolaire assez romanesque, terminé fin 2016 fut mille et une fois repris pour corrections, et rajouts de petites et grandes notes.

Certaines furent écrites à partir du printemps 1962, mais toutes ne furent pas retrouvées ou pas tout de suite. Cela explique qu'il manque un peu de rigueur dans la chronologie de mes différents textes.

Les nombreux, très nombreux faits réels de ce recueil, ont cohabité avec des faits purement imaginés, mais sans jamais altérer mon vécu ni mes réflexions en relation avec certaines époques traversées sur le plan social et politique.

Certains mots ou petits textes écrits en espagnol, et rapportés tels que prononcés, sont traduits par ailleurs.

Nous aimions tous deux écrire et encore écrire. Nous écrire.

Nos études furent bien bouleversées. Mon parcours scolaire fut un enseignement technique, alors que celui de Yasmina fut plus un enseignement général.

Nos études nous donnèrent finalement des directions imprévues.

Notre longue correspondance nous permit de développer le ressenti et le vécu dans ce Pays d'Algérie que nous aimions tant et tant, qui après des Événements sanglants entre 54 et 62, obtint son Indépendance, en juillet 1962.

La fiction s'est plus d'une fois invitée dans ces notes

À Fleur de.. Mots

Mais les vies et les événements vécus à Oran, par Maria, Jef, Jean, Yasmina, Victor et tant d'autres, cités surtout dans la première partie de cette tétralogie, sont bien réels.

J'ai aimé avec passion cette terre où je suis né.

J'y ai puisé tout ce que je suis et je n'ai jamais séparé dans mon Amitié.

Aucun des hommes qui y vivent de quelle race qu'ils soient.

Bien que j'aie connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas,

Elle est restée pour moi la Terre du bonheur, de l'énergie et de la création.

Appel de Camus pour une trêve en Algérie
Janvier 1956

CHAPITRE I

NOTES D'ADOLESCENTS

SOMBRE PRINTEMPS – ORAN 1962

— Ne me vieillis pas Victor, même si cela te fait toujours plaisir. Je n'ai que quatorze ans depuis janvier.

Tiens ! Tiens ! Tu t'éloignes subitement de moi ! Tu me trouves soudain trop jeune. N'est-ce pas ?

— À l'approche, Maria, de notre Cité, tes parents pourraient nous voir !

Tu sais combien ils sont attentifs à tes allées et venues. Et puis tu sais très bien que ta mère t'a déterminé un périmètre de sortie, et si tu n'es pas à l'intérieur de ce... de ce périmètre, elle s'inquiète, m'as-tu dit, de manière démesurée.

Et puis la fréquentation, un brin intimiste avec de jeunes garçons, elle trouve que c'est encore bien trop tôt pour toi... surtout lorsque l'on n'a que quatorze ans !!!!

— Pas d'excuses Victor. Si tu m'avais bien écoutée (mais dois-je te dire que ce n'est pas ton point fort)... mes parents sont en visite, ce samedi après-midi, chez une relation professionnelle de mon père... et ça va durer !!

J'avais croisé les parents de Maria, dans la Résidence Bel-Air, nouvelle construction HLM dans le quartier, mais sans jamais échanger le moindre mot, tout juste de timides bonjours. Si sa mère, au doux visage, me semblait d'un abord plaisant, son père par contre, grand, cheveux bien noirs, svelte et d'allure un peu militaire m'impressionnait, même avec son regard toujours bien affable.

MARS 1962 QUARTIER BEL-AIR – ORAN

*Le Printemps est venu,
Comment nul ne l'a su
Antonio Machado*

Il pleut fort, très fort.

Cette pluie, d'un sombre printemps, est épaisse et bruyante. Ce début du mois de mars est particulièrement pluvieux. Les gouttes par milliers se sont unies pour rendre la chaussée brillante et très glissante à certains endroits.

Les rares voitures qui empruntent notre rue nous éclaboussent, en roulant à vive allure sur de grosses flaques.

Flaques formées par de récents nids de poule sur un asphalte abîmé par des travaux mal exécutés jusqu'à leur fin.

Depuis, cette chaussée bien passagère, se dégrade de jour en jour.

Nous avons demandé à des employés municipaux, occupés à la propreté des rues, si cet asphalte bien abîmé allait être réparé, et comme un seul homme, tous trois ont répondu :

— Non et non !

Brrr ! C'est clair ; l'heure n'était plus aux réparations fussent-elles provisoires. Un certain fatalisme semblait bien habiter ces employés de Mairie.

Mars est toujours un mois instable, on dit même que c'est le mois, avec ses giboulées, des fantaisies du ciel.

Enfant, dans ma chambre du quartier de la Calère, ce magnifique petit quartier au-dessus du port, debout sur un petit tabouret que mon père avait fabriqué aux mesures idéales pour que nous puissions, mon frère et moi, voir, sans danger de bascule, par la fenêtre, le magnifique panorama du dehors.

Je regardais, des heures et des heures durant, cet écran en cinémascope que m'offrait ce point de vue imprenable. La mer

bleue et scintillante, je la regardais amoureusement, sans me lasser, comme si je voulais m'en emparer !

Je suivais les mouvements du port.

Certains bateaux prenaient le large. D'autres attendaient dans la rade, la venue des grands remorqueurs qui allaient leur faciliter la tâche pour accoster, contre les quais déterminés par la capitainerie du port.

Je suivais les manœuvres incessantes des immenses grues de déchargement, qui plongeaient dans les cales de bateaux pour leur soustraire d'immenses containers. Et les déposer ensuite avec dextérité et une pointilleuse précision sur les emplacements réservés.

J'étais tout de même loin de ces incessantes activités du port. Je pouvais deviner les dockers rejoindre, par une passerelle un brin chancelante, d'autres cales de bateaux, et charger sur leurs fortes épaules de gros sacs d'une marchandise immédiatement déposée sur des semi-remorques, impatients de repartir. Dur travail !

En fin de matinée, la puissante sirène du port venait signifier la pause de midi de tous les trafics portuaires. Les travailleurs devaient se restaurer.

Je regardais la mer et d'énormes vagues bleues et blanches défiaient la jetée qui protégeait le grand port, et son petit port de plaisance. Cela me rassurait.

C'était un spectacle grandiose et fascinant. Parfois de blanc vêtue par l'écume des grosses vagues, la mer venait en force s'écraser contre les énormes rochers de couleur ocre qui protégeaient la digue. Le chant strident et peu mélodieux des mouettes, et des goélands, venait donner une note de musique peu classique.

Je regardais la Mer
La mer et ses reflets
La mer qui va au port
La mer toujours sans remords

La mer qui défie la jetée

La mer sans pitié

La mer qui brille

La mer qui scintille

La mer qui absorbe

La mer qui déborde

La mer qui engloutit

La mer qui monte

La mer qui dérange

La mer si grande

La mer si belle tellement belle

La mer si calme et parfois si agitée

La mer au parfum si iodé

La mer qui burine le visage des marins

La mer et ses grandes vagues

La mer et son riche parfum d'algues

La mer si riche et si vivante

La mer cet immense paradis

Cette Méditerranée

Cet écran bleu

Qui captive mes yeux

Et même par la houle un brin agitée

Mon regard lui, reste émerveillé

Accoudé à la fenêtre de ma petite chambre, cette fascination pouvait durer des heures.